

Cet Evangile nous présente l'épisode de 10 lépreux qui viennent vers Jésus pour lui crier leur détresse : « Jésus, maître, prends pitié de nous ! » Combien ce cri a t il dû retentir au cours de ce premier conflit mondial, qui allait atteindre dans l'histoire un nombre de victimes encore inégalé, ces cris poussés par ceux qui subissaient la mitraille, le froid, la faim, la boue, l'enlèvement du conflit, l'aveuglement des généraux, les bombes tombant du ciel, jaillissant des entrailles de la terre, déchiquetant, défigurant... « Jésus prends pitié de nous », ces cris poussés par les croyants, par les religieux et religieuses expulsés quelques années auparavant mais revenant combattre, secourir, soutenir, par patriotisme, par sens du devoir chrétien, ces cris poussés encore par ceux qui se tournaient de nouveau vers Dieu dans cette confrontation quotidienne à la mort, à sa réalité, à son odeur, à la souffrance, à l'horreur que l'homme peut infliger à l'homme, ces cris enfin non adressés à un Dieu auquel ils ne croiraient sans doute encore moins, mais contre le sort, contre la vie, le non sens et l'absurdité, implorant, souvent de façon saisissante le destin ou leur maman. Ces cris nous ne pouvons les oublier. Il ne s'agit pas de les faire résonner chaque matin en se levant, comme pour nous empêcher ou nous culpabiliser de vivre. Il ne s'agit pas non plus de les entendre pour asseoir un patriotisme qui se transformerait en nationalisme fermé et replié, fantasmagique, oubliant bien vite les tirailleurs sénégalais, algériens ou tunisiens et que tout cela n'est pas une question de nation mais d'humanité. Il s'agit au contraire de ne pas les oublier pour apprendre de l'histoire, de ce qui génère des conflits, de ce qui les entraîne dans des emballements qu'on ne sait plus arrêter, de ce qu'une guerre est en réalité, des sillons de pleurs et de désolations qu'elle creuse dans les terres, les familles, les générations, les nations. Il s'agit de nous responsabiliser : de faire mémoire non pas pour la vengeance et le repli sur soi, mais de faire mémoire pour la paix, pour faire la paix. Faire mémoire pour dire ne serait ce qu'un instant notre gratitude à ceux qui ont perdu la vie pour le bien de leur famille et de notre pays. Comme ce lépreux qui revient vers Jésus pour lui dire sa gratitude, nous revenons, au moins une fois par an vers nos morts, vers nos monuments aux morts, vers ceux aussi qui n'ont jamais reçu de sépulture, vers ces milliers de soldats inconnus, d'hier et d'aujourd'hui pour leur dire notre gratitude et recevoir de leur sacrifice une énergie pour nous montrer plus dignes de la vie et de la liberté. Faire mémoire pour faire la paix c'est aussi ne pas se boucher les oreilles aux cris actuels des soldats, des familles, des enfants qui subissent la violence et la guerre, qui fuient leurs pays. C'est faire pression sur nos politiques pour qu'ils osent agir pour stopper la barbarie dans des situations qui sont certes complexes, mais qui le deviennent encore plus par des intérêts immédiats, cyniques ou financiers, des corruptions et des avidités, qui font fi parfois des grands principes et d'une pensée à long terme. Faire la paix est aussi un « travail artisanal » comme le disait le pape François lors de son voyage à Sarajevo, reprenant la béatitude du Christ : « Heureux les artisans de Paix », un travail artisanal qui « demande passion, patience, expérience et ténacité. Un travail à mener chaque jour, pas à pas, sans jamais se fatiguer. » Dans sa dernière encyclique sur l'environnement, il nous parle de notre maison commune, la Terre. De notre maison commune qui n'a jamais été autant mis à mal que ces derniers siècles. Du cri et de la clameur des pauvres auquel il vient ajouter le cri et la clameur de la Terre. Il nous dit que tout est lié. Que les déserts extérieurs sont plus vastes parce que les déserts intérieurs le sont aussi. Que le respect de l'autre, de la justice sociale aura un impact positif sur la préservation de la planète. Qu'inversement vouloir prendre soin, en administrateur responsable de la création, permettra aux plus pauvres de mieux vivre et évitera les migrations climatiques et les guerres. Il pointe du doigt un individualisme exacerbé qui en ne pensant qu'à soi et à son bien être devient vorace et génère du mal être et de l'injustice à un autre endroit de la planète. Il indique aussi les voies de l'espérance dans une culture de la rencontre et de la générosité, de la sobriété et de la simplicité pour contrecarrer une culture de la consommation, du rejet et de l'avidité constante. Il invite à une éthique écologique qui intègre l'homme et la nature, capable d'orienter l'économie et la technologie, dans une réflexion et un dialogue constant avec tous les hommes de bonne volonté, en donnant la parole à ceux qui sont impactés négativement en premier. Cette culture là, elle est à notre portée. Elle est pour le croyant, le projet et le rêve de Dieu. Puissions nous sans trop tarder la pratiquer avec espérance, foi et fermeté. Elle conduira à une paix qui sera beaucoup plus encore que la seule absence de guerre, à une fraternité plus universelle qui s'étendra même jusqu'à l'ensemble du créé. Elle est aussi puisque tout est lié, puisque nous sommes tous reliés, ce que nous devons à nos morts, ce que nous devons à nos enfants.